

Eau

L'année où j'ai travaillé les concours pour devenir professeur, une des questions au programme portait sur les Royaumes barbares. Tous les jeudis matin, si ma mémoire est bonne, un enseignant faisait, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, un cours sur le royaume mérovingien. Impeccablement vêtu d'un costume gris ou bleu clair, il s'installait derrière le bureau, sur l'estrade, quelques minutes avant l'heure fixée et, à huit heures précises, commençait à parler. Au fur et à mesure du développement de son propos, il inscrivait à la craie, sur le grand tableau derrière lui, les noms propres des personnages de son histoire ou les lieux dans lesquels elle se déroulait. Il cessait de parler à dix heures pile.

Il avait le génie de rendre intelligible cette période si complexe et lointaine et de la couvrir en une douzaine de séances de deux heures chacune. Toutes les vingt minutes environ, il prenait le temps de raconter une anecdote curieuse, de mettre en valeur un détail instructif, de souligner un paradoxe. Un détail au microscope toutes les vingt minutes pendant vingt-quatre heures : environ soixante-dix points abordés. J'ai oublié depuis la longue liste, avec les dates, des monarques mérovingiens depuis Mérovée jusqu'à Childéric III, mais je me souviens encore de certaines de ces apparentes digressions ; la manière qu'avait, dans les forêts de la Francie de l'époque, un voyageur qui en croisait un autre de prendre toujours le soin de lever sa main droite grand ouverte pour signifier ainsi qu'il ne portait pas d'arme et n'avait pas d'intention hostile ; le supplice de la reine Brunehaut, épouse d'un des petits-fils de Clovis ; le fait que, pour les Francs, la mort la plus horrible et la plus infâmante était la noyade.

Je ne sais si cela est lié à d'hypothétiques ancêtres francs, mais l'eau n'est certainement pas mon élément et, lorsque je vais me baigner dans la mer ou dans un lac, presque toujours pour accompagner quelqu'un, je reste rarement plus de quelques minutes dans l'eau, surtout si je n'en vois pas le fond. Je suis un bien piètre nageur. J'ai même failli, dans les années soixante être réellement en danger en me baignant dans une rivière du côté de Nîmes. J'ai été pris, je ne me souviens pas bien, dans des remous ou par des algues mais heureusement et rapidement on m'a tiré d'affaire et ramené sur le bord. Je ne suis pas chez moi dans l'eau et je m'y sens vite inquiet. Ne comptez pas sur moi pour regarder *A la poursuite d'Octobre rouge* ou *Les dents de la mer*.

A cette époque, celle des Mérovingiens, les années 1990, nous allions, l'été, passer une partie des vacances dans la maison des parents de ma femme dans le Midi. Leurs voisins immédiats, la fille de la sœur de ma belle-mère, avaient fait installer sur leur terrain, une piscine. Cette piscine jouait un rôle d'aimant sur les garçons qui réclamaient à corps et à cris d'y aller. Nous avions aussi la télévision qui nous ressassait ses marronniers d'été sur les noyades en piscine : une famille de trois personnes, la mère et deux jeunes enfants, retrouvé noyés dans cinquante centimètres d'eau, un enfant de onze ans coincé par la jambe dans la bonde, etc... Les statistiques morbides comme les aime la presse, ne cessaient de monter : plus de deux-cent cinquante morts cette été, contre deux-cent vingt l'année dernière à la même date.

Bref, j'y accompagnais les enfants à contrecœur, mais presque chaque jour. Nous y allions le plus tard possible, sous prétexte d'éviter la grosse chaleur, en fait pour raccourcir le temps sur place, nous n'y allions pas le weekend, théoriquement pour ne pas déranger les cousins. Les enfants soit savaient nager ou étaient caparaçonnés de flotteurs comme les bandits mexicains de cartouchières et, bien naturellement, je leur faisais en permanence la guerre pour qu'ils ne chahutent pas. Avec le recul, je me demande bien comment ils pouvaient y trouver du plaisir.

En fait, à ce degré de surveillance – nous y venions souvent à plusieurs même si, dans mes souvenirs et dans mes rêves, j'y étais seul – le risque d'accident était vraiment minime. En réalité, lorsque

j'étais sur le bord de la piscine, ou bien dans l'eau, à les surveiller, je n'avais pas peur qu'un des enfants s'y noie, j'avais peur du cauchemar qui allait m'assaillir la nuit suivante et que je retrouvais chaque nuit sans exception et dans lequel, chaque nuit, nuit après nuit, un des enfants se noyait sans que je puisse parvenir à le sauver.